

André Gide et la néologie

Andréa L. Bryson

Texte d'une communication préparée pour le cours de linguistique de R. Kocourek, et présentée dans le cadre des colloques des gradués le 21 mars 1984.

André Gide, esprit créateur à tous les égards, écrivain révolté qui ne se contentait pas toujours de formes traditionnelles, était prêt à en forger des nouvelles si le cas se présentait. Cet auteur, qui a redéfini le roman et qui l'a ramené au vingtième siècle, était responsable de nombreux néologismes. L'idée de néologie convient très bien à l'éthique gidienne qui prêche l'originalité et l'individualité:

Ce qu'un autre aurait aussi bien fait que toi, ne le fais pas, ce qu'un autre aurait aussi bien dit que toi, ne le dis pas, --aussi bien écrit que toi, ne l'écris pas. Ne t'attache en toi qu'à ce que tu sens qui n'est nulle part ailleurs qu'en toi-même, et crée de toi, . . . , ah! le plus irremplaçable des êtres. (Les Nourritures terrestres, p. 158)

Le besoin de créer des néologismes chez André Gide semble découler aussi de son désir de sincérité artistique. Gide souhaite que le mot s'impose à l'écrivain dans toute sa justesse. Dans son Journal, Gide écrit à ce propos (voir Gautier 1952:31): "Je trouve ceci provisoirement: que jamais le mot ne précède l'idée. Ou bien: que le mot soit toujours nécessité par elle; il faut qu'il soit irrésistible, insupprimable." Le fond et la forme doivent ainsi s'accorder, se trouver intimement liés, à tous les niveaux d'une oeuvre littéraire, même au niveau de l'unité de base, c'est-à-dire de l'unité lexicale. Et, par extension, l'originalité d'André Gide doit se traduire par une forme originelle. Comme Gide le dit lui-même dans Nouveaux Prétextes (p.169): "Une personnalité neuve ne s'exprime sincèrement que dans une forme nouvelle."

On comprend facilement le recours à la néologie dans un domaine tel que la science ou la publicité où le taux de création de signifiés est extrêmement élevé. Mais le genre de néologie qui crée des signifiants pour nommer des phénomènes nouveaux, dit néologie dans la langue (Riffaterre 1973:60) ou néologie dénomminative (Guilbert 1973:25), se distingue de la néologie littéraire ou connotative. Le premier répond à un besoin dans la langue facilement reconnu par tout le monde. Quant au dernier, sa nécessité est souvent mise en question. Jacqueline Pinchon (1977:44) est de l'avis que les mots créés ne sont pas toujours utiles, mais prétentieux. J.-M. Gautier (1952:38) maintient que l'emploi de certains néologismes "constitue un abus dont on doit se garder le plus possible." André Goosse (1975:72) nous avertit à propos de la néologie que "la lourdeur, le pédantisme, l'obscurité surtout ne sont jamais des qualités, même s'ils sont à la mode dans certains milieux" (parmi eux, sans doute, le milieu littéraire).

Les dangers de la néologie sont graves. En s'écartant trop du système de communication déjà établi, les auteurs des néologismes risquent de créer des signifiants sans indiquer des signifiés. La langue peut donc agir comme une contrainte en ce qui concerne la communication. "Toute langue comporte une norme qui est l'ensemble des règles assurant le fonctionnement du système, en vertu duquel on crée des phrases, des mots, et on communique avec les autres membres de la communauté" (Guilbert 1973:14). Chacun est libre de créer des phrases ou des mots comme il veut, mais personne ne peut trop s'éloigner des règles établies s'il veut se faire comprendre. Comme dit Théophile Gautier: "Ce n'est pas chose aisée, . . . que ce style méprisé des pédants, car il exprime des idées neuves avec des formes nouvelles et des mots qu'on n'a pas entendus encore" (cf. Guilbert 1973:25).

En dépit des dangers du néologisme bien des auteurs sont prêts à courir les risques et à récolter les avantages. Dans son essai "Poétique du néologisme," Michael Riffaterre (1973:60) justifie l'existence du néologisme littéraire. Pour lui, la raison d'être de la néologie littéraire est d'attirer l'attention du lecteur sur la forme de l'énoncé, et de le faire réfléchir sur le rapport entre le contenu du message et son contenant. Normalement, dans la linguistique saussurienne, on considère que "le lien unissant le signifiant au signifié est arbitraire" (Chiss et al. 1977:29). Pourtant, dans le cas des néologismes littéraires, le créateur est hypersensible à la littérarité de ses propres créations. Par conséquent, ses inventions sont plus motivées que d'autres mots déjà intégrés dans la langue. "Le néologisme est plus motivé que le non-néologisme," nous confirme Riffaterre (1973:64) puisque sa forme obéit à

une motivation intralinguistique.

En ce qui concerne la néologie littéraire on pourrait bien chanter "Vive la différence!" car:

Le néologisme littéraire . . . est toujours perçu comme une anomalie, et utilisé en raison de cette anomalie, parfois même indépendamment de son sens. Il ne peut pas ne pas attirer l'attention, parce qu'il est perçu en contraste avec son contexte, et que son emploi comme son effet dépendent de rapports qui se situent entièrement dans le langage. . . . Il suspend l'automatisme perceptif, contraint le lecteur à prendre conscience de la forme du message qu'il déchiffre, prise de conscience qui est le propre de la communication littéraire. (Riffaterre 1973:60)

Dans la terminologie de Louis Guilbert cette néologie littéraire s'appelle la néologie connotative. Elle s'oppose à la néologie dénomminative qui consiste en la dénomination d'inventions suivant le développement de signifiés dans le monde. La création connotative, en revanche, dépend de "la volonté d'innovation linguistique des locuteurs" (Guilbert 1973:24) et non pas de l'évolution de signifiés. Il s'agit d'une "forme de néologie fondée sur la recherche de l'expressivité pour traduire des penses anciens d'une manière nouvelle ou pour donner leur nom à des modes de penser ou de sentir inédits" (25). Guilbert fait aussi l'écho de ce que dit Gide quant à l'originalité des formes. La néologie connotative "relève de la recherche stylistique liée à l'originalité et à la personnalité du locuteur." Mais Guilbert ajoute une nuance: il dit que cette néologie est "pleine de résonances affectives, psychologiques, psychanalytiques même" (25).

Riffaterre et Guilbert soulignent tous les deux la prise de conscience de la forme de communication, mais seul Guilbert prend le soin de nous signaler les dangers qui existent si l'on joue avec la forme du message. L'auteur court le risque de la non-communication, "car, en définitif, n'est expressif que ce qui est communicable à d'autres dans le respect de règles essentielles du code" (Guilbert 1973:26). La "parole" saussurienne de l'auteur ne peut pas trop s'écarter de la "langue" de la communauté linguistique sans que le message ne devienne incompréhensible.

Ayant vu la richesse potentielle de la néologie littéraire, passons à l'examen de celle d'André Gide pour voir comment Gide a effectué une prise de conscience de la forme de son message, et s'il a su le faire sans nuire à l'efficacité de communication.

Pour faciliter l'examen des néologismes gidiens, nous nous appuyons sur l'analyse de Louis Guilbert comme elle est présentée dans "Théorie du néologisme." Dans cette analyse, Guilbert propose cinq types de néologie: la néologie phonologique, la néologie morphologique ou syntaxique, la création sémantique, l'emprunt, et la néologie graphique.

Le premier type de formation de néologismes consiste dans la création de la substance phonologique pour former des néologismes phonologiques. Ce genre de néologie est plutôt rare chez Gide. En fait, nous n'en avons pu repérer qu'un exemple dans la liste de néologismes gidiens établie par J.-M. Gautier. Gide met ce néologisme dans la bouche d'un enfant qui veut impressionner son amie: "Ma maman, elle, parle le français, l'anglais, le roumain, le russe, le turc, le polonais, l'italoscope, l'espagnol, le perruquoi et le xixitou" (Les Faux-Monnayeurs, p.173). J.-M. Gautier (1952:34) souligne trois néologismes dans cette phrase: l'italoscope, le perruquoi, et le xixitou. Mais, dans le cadre de la néologie phonologique, le dernier est le seul qui nous intéresse. L'enfant énumère des langues, commençant par le plausible (le français, l'anglais . . .), passant par le possible (l'italoscope . . .), dont la formation dérivationnelle quoique absurde ne choque personne), pour aboutir à l'incroyable. Le xixitou est une langue si exotique que même son contenu phonologique nous est étranger.

Le fait que Gide évite ce genre de néologie, ou plutôt qu'il le relègue entièrement à un enfant malade dont la santé mentale est un peu douteuse, suggère combien il est attaché à la valeur sémantique des mots. La nouveauté des sons risque de confondre l'auditeur au lieu de l'instruire. Ceci arrive lorsque ce même petit garçon, Borris, dit: "Vibroskomenopatof. Blaf. Blaf" (Les Faux-Monnayeurs, p.173). Sa camarade ne comprend rien de ce qu'il dit. Elle lui demande ce que cela voulait dire. "Rien," lui dit-il. Vu l'unique emploi de ce type de néologie, on pourrait peut-être conclure que c'est "un truc de gamins" aux yeux d'André Gide.

La deuxième grande classe de néologie est la néologie syntaxique ou morphologique qui comprend "toute formation qui s'opère par la combinaison d'éléments préexistants dans la langue. La combinaison se présente sous un aspect lexical (base et affixe) mais aussi sous un aspect phrastique" (Guilbert 1973:19). Donc, comprises dans cette classe de néologie nous trouvons l'affixation et la composition.

L'affixation est loin d'être rare dans la néologie d'André Gide. Il est même vrai que la plupart des néologismes, des mots rares, et des archaïsmes dans la liste établie par J.-M. Gautier sont de formation affixale. On voit surtout des mots formés avec les préfixes privatifs in-, dé- et mé-. Gide explique sa prédilection pour le préfixe in- dans Si le Grain ne meurt, son oeuvre explicitement autobiographique:

J'affectionnais . . . les mots qui laissent à l'imagination pleine licence, tels qu'incertain, infini, indicible--aux-quels je faisais appel, comme Albert avait recours aux brumes pour dissimuler les parties de son modèle qu'il était en peine de dessiner. Les mots de ce genre . . . lui donnaient à mes yeux un caractère particulièrement poétique. Je ne compris que beaucoup plus tard que le caractère propre de la langue française est de tendre à la précision. (pp. 221-222)

Gide avait peut-être compris la nature de la langue française, néanmoins il persistait à créer des mots formés sur le préfixe in-: illimiter, ininventable, irressemblance, entre autres. Etienne de Ullmann (Stephen Ullmann) a relevé un passage dans Les Faux-Monnayeurs où Gide se moque du suremploi de préfixes négatifs qui résultent en des idées vagues. Mme Vedel "fait de l'infini avec l'imprécis et l'inachevé." En dépit de son penchant vers les préfixes négatifs, Gide est tout de même conscient des risques de l'imprécision et de l'inexactitude. Il a tendance à employer aussi les préfixes pré-, ré-, sur-, et même outré- (qui n'est plus très producteur) pour créer ses néologismes.

Quant à la suffixation, le suffixe dépend de la partie du discours. Pour les verbes, Gide se sert presque uniquement de la terminaison -er (qui est d'ailleurs la terminaison la plus productrice pour les verbes aujourd'hui). Les substantifs prennent le plus souvent -tion ou -sion, -ité, ou -ment. Gide a recours aux divers suffixes pour ses adjectifs: très souvent -able; assez souvent le participe passé; moins souvent -eux, -ique, et -oque. Toutes sortes de suffixes jouent un rôle mineur: -ent, -ant, -eur, -in, -esque. Les adverbes, par contre, sont construits exclusivement à l'aide du suffixe -ment (cf. Gautier 1952).

Un néologisme morphologique qui est particulièrement beau se trouve dans Les Faux-Monnayeurs (p.74): "On parle sans cesse de la brusque cristallisation de l'amour. La lente décristallisation, dont je n'entends jamais parler, est un phénomène psychologique qui m'intéresse bien davantage." Ici l'image de cristallisation est bien connue, mais l'image inverse, le contraire de cette image, est peu attendue. Tout de même, il semble naturel que ce procédé de la désintégration de l'amour ait un nom et aussi qu'il soit construit de cette façon sur le mot cristallisation.

Gide a créé un mot très intéressant dont la formation morphologique a des résonances sémantiques. Ce mot est pris du nom de famille de Julius de Baraglioul dans Les Caves du Vatican. Il est prononcé lorsque Protos est soupçonneux des rapports entre Julius de Baraglioul et Lafcadio (le frère illégitime de Julius). Protos confronte Lafcadio avec son idée (p. 247): "Lafcadio, mon ami, dans le temps je vous ai connu de nombreux oncles; votre pedigree, depuis lors, me paraît s'être un peu bien embaragliouillé!" Ce mot embaragliouillé, du point de vue de sa formation syntaxique, est un adjectif dont la racine baraglioul est affixé d'un préfixe em- et d'un suffixe -é. Le sens du mot que l'on saisit au premier coup d'oeil est "ce qui prend le caractère d'un Baraglioul" ou "ce qui révèle très bien la présence des Baraglioul." Mais ce mot Baraglioul a des résonances qui viennent nuancer le sens du mot. Le mot bara en italien veut dire "cercueil"; gluiolo est un mot péjoratif pour "colporteur"; et baragouin est un mot français qui veut dire "langage incorrecte et inintelligible" (Petit Robert). Si l'on met le tout ensemble, le portrait d'un Baraglioul (de Julius surtout) n'est pas très gai. Il s'agit d'un croyant qui est mort intellectuellement mais qui persiste à colporter des valeurs catholiques qui sont vidées de leur contenu originel (Pasco et Rollman 1971:526). Tout cela peut être vrai pour le mot Baraglioul, et surtout en ce qui concerne Julius, mais dans le contexte cité plus haut, je crois que les remarques d'Etienne de Ullmann sont plus aptes. Ullmann (1957) félicite Gide d'avoir inventé un mot "digne de Rabelais et de Laforge, où embarrasser, imbroglie et Baraglioul sont tous télescopés. . . ." Ces trois mots résument la situation

très bien car Lafcadio ressent de la gêne et de la confusion devant cette accusation que son pedigree soit embaragliouillé.

Les possibilités de la création morphologique sont infinies, et ce genre de création ne bouleverse pas le système de la langue. Il arrive même que l'on rencontre des néologismes morphologiques sans les reconnaître, tellement ils semblent naturels. Ce fait n'empêche pas une prise de conscience au niveau de la formation ou de l'aptitude des mots créés. Si la création est bonne on remarque son génie et on se dit qu'elle devrait exister dans la langue si elle n'est pas déjà un mot. En revanche, des néologismes incompréhensibles ou redondants ne font que nous gêner.

La néologie par composition est celle qui s'opère à partir d'éléments lexicaux autonomes ou non autonomes (Guilbert 1973:20). Si les éléments lexicaux ne sont pas autonomes, il s'agit de la recomposition ou de la formation savante. Gide utilise ce genre de formation beaucoup pour créer ce que Gautier appelle des mots composés: s'entregager, interfeuille, outrecrâner, transapparaître. . . . Gide forme aussi des mots à l'aide d'éléments autonomes. Nous avons ainsi les néologismes bas-tombant, non-désir, et non-vivre.

Gautier n'a pas relevé de néologismes de dérivation syntagmatique ou phrasique. Ces néologismes consistent en des "formations caractérisées par une transposition directe de la séquence syntagmatique de phrase en unité lexicale sans aucune marque extérieure de la transformation qui s'opère essentiellement sur le plan du signifié" (Guilbert 1973:21). Dans toutes les œuvres consultées nous n'en avons pas trouvé d'exemples tirés des écrits de Gide.

La néologie sémantique est parmi les néologies les plus intéressantes du fait qu'elle est à la fois complexe et subtile. D'abord l'unité lexicale consiste en trois aspects: le groupement des traits ou sèmes, la fonction syntaxique, et l'usage (Guilbert 1973:21). Alors la néologie sémantique est "tout changement de sens qui se produit dans l'un des trois aspects signifiants du lexème sans qu'intervienne un changement . . . dans la forme signifiante de ce lexème" (Guilbert 1973:21). Enfin la néologie sémantique se divise en trois catégories: celle qui effectue un changement de sèmes afférents au lexème, celle qui modifie sa catégorie grammaticale, et celle qui influe sur son usage (Guilbert 1973: 21).

Ce premier type, qui a trait aux sèmes afférents d'un lexème, est très producteur chez Gide. Mais Gide ne monopolise en rien ce genre de création car il est très proéminent dans la littérature en général. Guilbert (1973:27) fait la remarque qu'il est "quasi impossible" de faire le recensement des créations de sens des auteurs--elles sont "tellement incorporées au style de l'auteur, qu'elles ne peuvent accéder au niveau de la langue."

Les créations sémantiques de Gide sont fortement liées à sa philosophie personnelle et il est difficile de savoir si elles pourraient trouver un usage en dehors du monde gidien. Un exemple frappant d'un néologisme sémantique gidien qui appartient intimement à sa pensée est le désespéré dans Les Nourritures Terrestres: "J'espère, après avoir exprimé sur terre tout ce qui attendait en moi, satisfait, mourir complètement désespéré" (p.23). Ici le désespéré n'est pas "réduit au désespoir . . . désolé, navré" du Petit Robert. La preuve est le mot satisfait qui contredit toute idée de désolation ou de détresse. Par contre, celui qui est désespéré est "celui qui a su mettre à profit toute espérance. . ." (Angelet 1973:81):

C'est parce que Gide accorde à désespéré un sens nouveau en le confrontant avec son mot souche espérer, que le lecteur reprend brutalement conscience d'une composition préfixale qui n'était plus nécessairement ressentie. Le terme se trouve alors remotivé et ses deux éléments constituants--le préfixe et le mot souche--reprennent leur pleine valeur expressive.

A mon avis le désespéré dans Les Nourritures terrestres est un tour de force linguistique ou néologique.

Souvent la néologie sémantique se manifeste sous la forme d'un symbole, d'un mot dans lequel l'auteur investit une nouvelle signification qui répond aux besoins philosophiques de l'oeuvre. Un exemple saisissant d'un symbole dans l'oeuvre de Gide qui résulte en un néologisme sémantique est le cas des faux-monnayeurs dans Les Faux-Monnayeurs. Sur le plan réaliste les faux-monnayeurs sont ceux qui mettent en circulation de fausses pièces de monnaie. Mais, sur le plan des idées, des faux-monnayeurs sont "des personnages qui manquent de

sincérité, qui 'sonnent faux'"(Ullmann 1957:201). "A vrai dire c'est à certains de ses confrères qu'Edouard pensait d'abord, en pensant aux faux-monnayeurs; et singulièrement au vicomte de Passavant. Mais l'attribution s'était bientôt considérablement élargie. . ." (Les Faux-Monnayeurs, p.188). Edouard n'écrit jamais son roman Les Faux-Monnayeurs, mais Gide écrit le sien et il montre comment tous les personnages à un moment donné sont des faux-monnayeurs. Le vicomte de Passavant n'est que le prototype, celui qui manque le plus de sincérité, ou celui qui en manque tout le temps. La seule nuance est que celui qui fabrique vraiment de fausses pièces, le personnage Strouvilhou, est le seul à ne pas manquer de sincérité ou à tricher sur ses valeurs personnelles. Strouvilhou est peut-être le mal incarné, mais il l'incarne sachant à tout moment la différence entre le bien et le mal, et le vrai et le faux. (Cette dernière idée est née au cours d'une conversation avec le Professeur D. Lawrence en mars 1984.)

Le titre des Caves du Vatican donne lieu aussi à un intéressant jeu polysémique. Le mot cave comme éponyme indique le local souterrain situé sous le Vatican. Pourtant, le mot est aussi employé dans la sottie dans son sens populaire: "CAVE. n.m. pop. Celui qui se laisse duper" (Petit Robert) pour décrire Amédée Fleurissoire, le pèlerin, la "pauvre âme pleine d'angoisse qui cherche de son côté" (p.164). Un troisième sens entre en jeu. Lorsque Protos signe son nom Cave à côté de celui de Fleurissoire, il lui dit: "Apprenez ceci, mon bon Monsieur Fleurissoire: Cave est un mot latin qui veut dire aussi: PRENDS GARDE!" Si on reprend le titre Les Caves du Vatican, ayant examiné les acceptions de cave, on peut voir que Gide y fait référence non seulement au local souterrain, mais aux croyants qui sont dupes de la religion catholique et dont on devrait peut-être prendre garde.

La néologie sémantique qui s'opère dans le changement de sèmes ou d'acceptions est très courante dans la littérature. Les techniques stylistiques de synecdoque, métaphore, comparaison et métonymie impliquent toutes la modification des sèmes d'un lexème et donc de la néologie sémantique. Les deux autres types de néologie sémantique--celle qui affecte la catégorie grammaticale et celle qui affecte l'usage d'un lexème--sont moins fréquents dans la littérature en général et dans l'oeuvre de Gide en particulier. Personne n'en repère d'exemples dans son oeuvre.

Le quatrième type de néologie est l'emprunt. Un auteur français se sert de l'emprunt lorsqu'il prend un mot d'une autre langue pour l'employer dans la sienne. Parfois le mot emprunté subit des modifications phonétiques et/ou graphiques, sémantiques ou morphologiques.

C'est ce phénomène d'adaptation au nouveau code qui caractérise l'emprunt plus que la forme étrangère. Il convient de distinguer en effet les emprunts véritables des mots étrangers qui viennent à être employés dans l'énoncé en référence à des réalités étrangères et qu'on peut appeler des xénismes. Ces mots ont leur valeur propre par leur forme étrangère: ils sont en quelque sorte cités comme témoins de la réalité évoquée. (Guilbert 1973:23)

Gide se sert des mots étrangers surtout dans le but de servir comme témoin d'une réalité étrangère. Ils sont donc des xénismes plutôt que des emprunts. Dans Les Nourritures terrestres, par exemple, les xénismes sont nombreux car les événements rapportés se passent en Afrique du Nord. Selon Gautier (1952:39), on y retrouve les lexèmes lagmy (le vin du palmier), le hafk (un vêtement des indigènes), et seghia (un oasis).

Dans Les Caves du Vatican on retrouve pourtant des mots empruntés à l'anglais bien que l'action se déroule loin des pays anglophones. Lafcadio, le personnage principal, rêve de ce qu'il devait être à l'âge de quatorze à seize ans; il s'imagine "un stripling plein de convoitise" (p.204). Vu l'éducation cosmopolite de Lafcadio on ne s'étonne pas qu'il emploie un mot de l'anglais en pensant à sa jeunesse. "A cause de la société que recevait . . ./sa/ mère, . . . il ne se passait point de jour qu' . . ./il n'eût/ l'occasion d'exercer ainsi quatre ou cinq langues. . ." (p.93). Ici, il ne faut pas voir de la prétention de la part de Gide, mais de l'habileté linguistique chez un de ses personnages.

Dans Les Faux-Monnayeurs l'emploi du mot lawless est peut-être moins justifiable. Edouard expose ses idées sur le roman: ". . . de tous les genres littéraires . . . le roman reste le plus libre, le plus lawless . . ." (p.283). Le mot ne dénote pas une réalité étrangère. Il est vrai qu'Edouard vient de passer quelque temps en Angleterre, mais cette justification me semble faible dans son cas. N'aurait-il pas pu dire sans lois au lieu de lawless? La construction de la phrase ne le permet pas facilement; il aurait cependant pu

construire sa phrase d'une autre manière. J.-M. Gautier explique l'abondance de mots anglais dans le langage gidien en disant que Gide lui-même croit qu'ils rendent mieux sa pensée. Gautier énumère des mots anglais dans l'oeuvre de Gide et finit par conclure que "la plupart de ces mots ne sont pas indispensables; leur emploi constitue un abus dont on doit se garder le plus possible" (1952:38).

L'emploi de mots anglais ne doit pas gêner un anglophone, mais pour le francophone ces mots peuvent constituer un problème. Souvent le contexte aide peu à éclairer le sens de ces mots, leur composition est étrangère, et les sons n'évoquent pas d'images pour un francophone. L'emploi des mots anglais fait partie du style recherché gidien. Il convient aussi à l'éthique littéraire de l'auteur, qui exige le mot juste. Si le mot juste et irrésistible pour Gide est un mot étranger, il est à nous, le lecteur, de chercher à savoir pourquoi il l'est. La lecture de Gide n'est pas pour des esprits lâches.

Le dernier type de néologie est la néologie graphique. Celle-ci est principalement due au passage d'un mot ou d'un groupe de mots du code oral au code écrit. Ainsi "Je ne sais pas" devient un néologisme graphique sous la forme "ché pas." Raymond Queneau est célèbre pour ses néologismes graphiques qu'il construit en réunissant "tous les constituants d'une phrase en une sorte de nom ou d'adjectif" (Guilbert 1973:24). Les poètes symbolistes faisaient des néologismes graphiques en créant une nouvelle disposition graphique pour les mots sur le papier. Bien que Gide eût une admiration sans fin pour les poètes symbolistes, et qu'il fût très sensible à la disposition des espaces blancs sur la page, il n'a pas joué avec la graphie des mots.

La néologie est une partie intégrale de l'oeuvre d'André Gide. Elle va de pair avec ses pensées les plus intimes sur ce que la communication dans la littérature devrait être. Elle nécessite une prise de conscience chez le lecteur du mariage du fond et de la forme d'un mot. Le lecteur est donc obligé de s'engager dans la lecture. Finalement, le néologisme ouvre des portes de l'esprit qui autrement resteraient fermées.

### Bibliographie

#### OEUVRES D'ANDRE GIDE CITEES

- Gide, André. Les Caves du Vatican. Paris: Gallimard, 1922.  
 ----- Les Faux-Monnayeurs. Paris: Gallimard, 1925.  
 ----- Les Nourritures terrestres. Paris: Gallimard, 1917.  
 ----- La Porte étroite. Paris: Mercure de France, 1959.  
 ----- Si le Grain ne meurt. Paris: Gallimard, 1955.

#### OUVRAGES CRITIQUES CONSULTES

- Angelet, Christian. 1973. "La Néologie d'André Gide." Cahiers de l'Association Internationale des Etudes Françaises, no. 25 (mai 1973), pp. 77-90.  
 Chiss, Jean-Louis, Jacques Filliolet et Dominique Maingueneau. 1977. Linguistique française: Initiation à la problématique structurale. 2 vol. Paris: Librairie Hachette.  
 Gautier, J.-M. 1952. "Notes sur le vocabulaire d'André Gide." Français moderne, no. 1 (janv. 1952), pp. 31-40.  
 Goose, André. 1975. La Néologie française aujourd'hui. Paris: Conseil International de la Langue Française.  
 Guilbert, Louis. 1973. "Théorie du néologisme." CAIEF, no. 25 (mai 1973), pp. 11-29.  
 Pasco, A. H. et Wilfred J. Rollman. 1971. "The Artistry of Gide's Onomastics." Modern Language Notes, 86:523-31.  
 Pinchon, Jacqueline. 1977. Compte rendu de L. Guilbert, La Créativité lexicale (1<sup>re</sup> partie). Le Français dans le monde, no. 126:44-45.

- Riffaterre, Michael. 1973. "Poétique du néologisme." CAIEF, no. 25 (mai 1973), pp. 60-76.
- Ullmann, Etienne de. 1957. "Glanures gidiennes." Français moderne, no. 25: 196-205.

A.L.B.